

Le "Bar du Patro" à Pontaniou (1ère partie)



Un petit bistrot

Seul commerce donnant place Victor Rossel, le "Bar du Patro", discret, semblait vouloir se soustraire aux yeux des passants. Il voisinait avec la boucherie Labbé. Sa devanture était bien modeste, son enseigne tracée sur une simple plaque de bois. La patronne, Mme Jeanne Ollivier, originaire du "Petit Paris", avait succédé à Mme Goasduff et exploité le commerce de la fin des années 20, jusqu'en 1944. Au départ, elle fut aidée par son mari, puis à la disparition de celui-ci, elle prendra courageusement les rênes de l'affaire. Cette femme, née Le Bloas, a passé sa jeunesse dans le quartier du "Petit Paris".

Du multi-services

Dès l'entrée, on découvrait un espace fort réduit en raison des marchandises entreposées. En effet, outre le bistrot, il y avait épicerie, mercerie, dépôt de pain et la presse locale.

Les clients du matin

Dès que Jeanne ouvrait sa boutique à 7 heures, la clientèle défilait dans un ordre quasi immuable. Le matin, les ménagères se présentaient les unes après les autres. Elles pouvaient y faire une bonne partie de leur marché, dont le lait et le beurre apportés de Plouzané, en voiture à cheval.

Avec professionnalisme, Jeanne servait au comptoir, pesait une livre de sucre ou encaissait le prix d'un journal. Les additions se faisaient de tête. Les consommateurs, souvent retraités, entamaient la journée vers 10 heures, par un coup de rouge, ou encore un champagne breton.

Le dimanche matin, d'autres clients, que l'on ne voyait pas de toute la semaine, passaient au cran supérieur en commandant une Cressonnée, un Pernod, un Byrrh, un Dubonnet.

C'était là, une clientèle essentiellement masculine. Peu de femmes accompagnaient leur mari, encore moins, venaient seules...

Vers une heure de l'après-midi, les enfants, avant de prendre le chemin de l'école, ne manquaient pas d'entrer acheter des bonbons.

Jeanne était aux anges. Les "mon mignon, ma jolie" fusaient. Les filles avaient un "régime de faveur"...

Les clients de l'après-midi

Le commerce connaissait quelques heures de calme après le déjeuner. C'était le moment pour Jeanne, de s'occuper de ses affaires personnelles, des tâches ménagères et du repassage du linge. Le lavage était assuré par une blanchisseuse. L'opération se passait dans la salle du café, sur une table, à côté du billard russe.

M. Spagnol figurait parmi les habitués de l'après-midi.

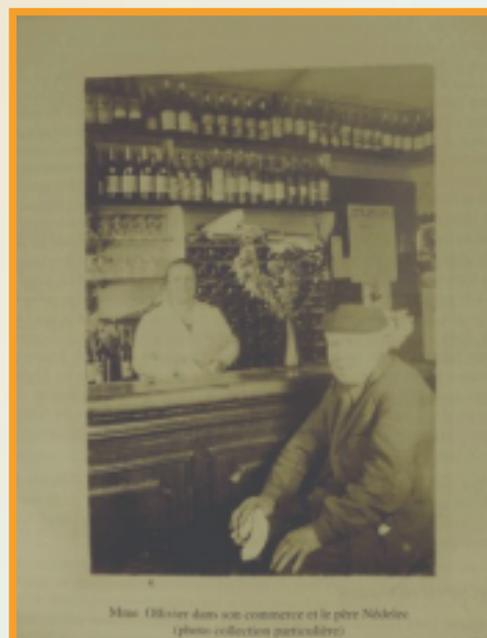
Tailleur de métier, il invitait un client de passage ou prenait sa pause-café sous forme d'un verre de vin.

Parfois, arrivaient l'Alsace et la Lorraine, deux braves femmes qui ne se quittaient pas d'une semelle. Elles étaient sujettes à des pulsions qui les incitaient à boire du madère. Pour cacher le péché, elles l'achetaient dans une bouteille de sirop pharmaceutique qu'elles apportaient. Elles ne manquaient pas de préciser "*c'est pour faire du lapin !*". La commerçante ajoutait alors : "*vous mangez souvent du lapin ces jours-ci !*"

Le père Nédelec, doyen des clients, trouvait auprès de Jeanne, une confidente. Presque aveugle, il lui confiait son courrier à écrire. Elle jouait là un rôle d'assistante sociale, d'écrivain public. Dotée d'une intelligence au-dessus de la moyenne et d'une bonne mémoire, elle avait accumulé un grand nombre de connaissances. Une autodidacte !

Une demi-journée par semaine, dans le quartier de Pontaniou, une agréable odeur de café grillé se répandait dans l'atmosphère. Chacun savait que Mme Ollivier n'était alors pas dans son commerce, une connaissance assurait l'intérim. Dans la cour voisine, on lui avait aménagé un abri et sur un feu de charbon de bois, elle posait un grilloir sphérique rempli de café vert. Elle le tournait sans cesse, durant une bonne heure. C'était un moment de détente, car elle en profitait pour s'adonner à la lecture, ce dont elle était privée par manque de temps.

À cinq heures, la cloche de l'arsenal annonçait l'arrivée des ouvriers. Seul, à deux ou à trois, ils venaient pour "le coup de rouge".



Mme Ollivier dans son commerce et le père Nédelec
(photo collection particulière)

Mme Ollivier dans son commerce et le père Nédelec

Le "Bar du Patro" à Pontaniou (2ème partie)

Des jours pas comme les autres !

Les jours de la "Sainte-Touche"*, qui deux fois par mois suivent la "Sainte-Espérance"*, la clientèle était plus importante. Certains remplaçaient l'ordinaire par un apéritif, mais d'une manière générale, on se cantonnait à la boisson traditionnelle. Un client, seul au fond de la salle, commandait un litron.

Les sujets de conversation traitaient beaucoup du travail, des ingénieurs, des chances d'avancement... On échangeait aussi d'éventuels tuyaux pour "faire du rab sur la paye"...

C'est-à-dire soustraire un peu d'argent au budget du ménage... Parfois on s'attardait, en consommant plus qu'à l'accoutumée. Le départ pouvait se révéler pénible. On allait de bâbord à tribord. Si d'aventure, l'homme devenait agressif, Jeanne le prenait gentiment par le bras et le conduisait jusqu'à la porte.

"*Demain vous reviendrez, ça ira mieux*", lui disait-elle d'une voix douce.

Orage passager...

Pour certains, l'arrivée au domicile conjugal ne s'effectuait pas dans la joie. La situation pouvait dégénérer en "*soupe à la grimace*" pour une période indéterminée ! Madame traduisait sa mauvaise humeur par un mutisme total ! "*Le silence radio*".

Pour revenir à un climat plus serein, le fautif se devait d'user de stratagèmes et il trouvait toujours !

Et blablabla...

Chaque jour vers huit heures du soir une équipe de célibataires se retrouvait au "bar du Patro". Autour des années 30, ils étaient âgés de la cinquantaine, tous enfants du quartier. Plantés devant le comptoir et buvant un rouge, parfois deux, parfois trois... Invariablement, les conversations tournaient autour de l'arsenal.

Par une curieuse coïncidence, ils étaient tous charpentiers, tôliers, des bouffeurs de ferraille. Leur lieu de travail était les Bâtiments en Fer, "les BF". Les histoires se répétaient souvent, mais chacun écoutait comme s'il s'agissait de la première édition ! L'état d'avancement des navires était examiné à la loupe, on pariait sur le succès d'un prochain lancement aux cales du Point du Jour, qui, par ailleurs, leur donnait à chaque fois un jour de congé.

Des revendications et des grèves

Lorsque la soudure électrique remplaça les rivets pour l'assemblage des tôles, ce fut des discussions sans fin. C'était une révolution dans le monde de la métallurgie ! Mais de graves événements allaient toucher le monde du travail.

Une grève de grande ampleur fut décidée à Brest. Des affrontements mirent face à face gendarmes maritimes et ouvriers. L'un d'entre eux sera tué et nombreux seront les blessés de part et d'autre. Les revendications aboutiront finalement au niveau national, ce sera l'obtention de la semaine de 40 heures, rien que ça.

La déclaration de guerre

Pendant ce temps, les ambitions d'Hitler inquiètent les pessimistes, les plus clairvoyants. Le 2 septembre 1939, la guerre est déclarée et la mobilisation générale décrétée.

L'état de guerre est présent à Pontaniou, avec les soldats écossais en kilt, qui occupent le patronage laïque.

La cohabitation se fait aisément. Ils boivent la bière dans des bocks, car ici pas de bière pression comme chez eux.

Puis, malheureusement, vient le temps où débarquent les premiers soldats allemands. Ils remplacent les britanniques au patronage. Ici les rapports sont différents.

Et Jeanne et son bistrot ?

Jeanne avait décidé de résister dès la première heure. Elle refuse de servir les allemands, et parviendra, non sans mal, à ne pas être inquiétée. De plus, lorsque la Résistance se constitua, la salle servit parfois de lieu de réunion.

Le 14 août 1944 marque le début de l'exode local. La population brestoïse doit quitter la place. Jeanne Ollivier s'incline. Pour la dernière fois, elle ferme son commerce, son bistrot, son épicerie, sa mercerie.

En compagnie de sa sœur Joséphine, elle prend le chemin de Saint-Renan. Leur calvaire n'est pas plus pénible que celui de milliers d'autres. Les américains prennent position à Brest, un mois plus tard. Le "Bar du Patro" sera alors mis en vente pour une bouchée de pain. Il perdurera et ne fermera définitivement sa porte qu'en 1992.

Paul Coat – Jean-Luc Coat

* Sainte-Touche

C'est un terme d'il y a un siècle. On disait également la Sainte-Paye. La Sainte-Touche, c'est le jour de la paye !

* Sainte-Espérance

Convertissez-vous !



Le "Bar du Patro" avant sa vente en 1992